

ATELIER A

Inscription psychique et trace mnésique

J. Amati-Mehler (Rome), M. R. Moro (Paris) Directrices de discussion
C. Jean-Strochlic (Paris), N. Oury (Lyon)

Dans cet atelier très interactif, nous avons exploré le corps comme modalité d'inscription psychique et culturelle à l'âge adulte et à l'adolescence, dans du matériel clinique et ses implications contre-transférentielles ou dans des œuvres littéraires. Comme le rêve, le corps est à l'intersection entre l'intrapsychique, l'intersubjectif et le collectif. Il porte les marques du profondément intime et du collectif, de ce qui est assumé et ce qui cherche à se dire ou du moins à se frayer une voie, parfois par la créativité, parfois par la somatisation, parfois par la douleur. Il porte les enjeux du narcissisme et ceux de la vie pulsionnelle aussi bien à travers la souffrance que la créativité. Pour comprendre les processus de créativité, Joyce Mac Dougall a développé l'idée qu'il faut être homme et femme, qu'il faut assumer tout ce qu'on est, tout ce qu'on a, tout ce qu'on aimerait être et avoir pour produire, assumer son corps, son inscription, la mémoire qu'il porte et ses affiliations. La créativité comme la souffrance seraient donc profondément logées dans le corps et ses représentations.

Dans cet atelier, plusieurs situations d'inscription dans le corps de traces mnésiques ont été étudiées à partir de vignettes cliniques qui concernent des cures des adultes et des psychothérapies d'enfants et d'adolescents (individuelles ou psychodramatiques) qui expriment leur souffrance mais aussi leur créativité à partir d'expressions corporelles qui permettent d'élaborer des traces mnésiques incarnées dans des situations où les traumatismes sont venus se loger en positif ou en négatif dans le corps, ses projections et ses figurations.

La naissance de la psychanalyse est indissolublement liée au sujet de la mémoire et de ses altérations. L'inscription des traces mnésiques qui correspondent aux présentations de *choses* et de *mots* s'entrelace avec les vicissitudes de la symbolisation et du temps intrapsychique, tous les deux protagonistes du complexe enjeu entre la première et la seconde topique. Une réflexion qui nous amène à travers un parcours de transcriptions, cette fois théoriques, à partir de l'Esquisse jusqu'au dernier Freud chez qui, souvent, la différence n'est pas tranchante entre image, idée, trace mnésique, impression, image mnésique ou hallucinatoire comme registre d'une expérience perceptive. Les traductions de *Darstellung*, *Vorstellung*, *Representanz* n'ont pas simplifié les choses. Il faut remarquer la distinction que Freud (114, SE, pp175) nous propose entre le travail de franchir les résistances pour remplir les brèches de la mémoire refoulée et un autre groupe d'événements qu'il a défini comme "des actes internes" qui n'ont jamais réussi à devenir conscients. Le titre de notre atelier, par ailleurs, nous a posé pas mal de questions : par exemple : y a-t-il une différence entre inscription psychique et trace mnémorique ? Ou entre les perceptions du monde extérieur et l'inscription de traces mnémoriques qui viennent de l'intérieur ? Quelles sont les modalités d'inscription de ces traces dans le contre-transfert du psychanalyste ?...

Ainsi nous avons tenté de montrer que la récupération et l'organisation des traces mnémoriques dans des souvenirs sont donc conditionnées par les avatars topiques et structurels, les enjeux méta-psychologiques et les défenses qui interviennent dans leur parcours ou dans l'empêchement vers la représentabilité.

La notion de trace mnésique implique l'idée d'une construction qui doit rendre compte du fonctionnement de l'appareil psychique : elle est liée à la fonction d'après-coup dont le mouvement processuel en tant que dynamique nécessaire est incluse dans la notion de potentialité de se représenter qui permet d'envisager la vie psychique sous un angle polysémique sans oublier le corps et ses ancrages pulsionnels et culturels.

Marie Rose Moro, SPP

ATELIER B

Figures de la proto-mélancolie, origine des psychoses.

Présidé par Jean-François Daubech (Bordeaux)
avec Martine Girard (Toulouse), Admar Horn (Rio de Janeiro),
Jean-Claude Rolland (Lyon), Jean-Pierre Veuriot (Besançon)

Cet atelier est introduit par J.C. Rolland pour qui la manière dont les patients résistent aux traitements psychanalytiques s'origine dans un fond mélancolique, "proto-mélancolique", présent dans toute psychose quelle qu'en soit la forme. Même si la psychose menace gravement le moi, elle est un long processus de défense qui vise à conserver l'objet en danger d'être perdu. Son aboutissement, tu et caché longtemps par les patients, place l'objet à l'intérieur du moi, lui permettant d'abord d'exister en tant que tel, avant de devenir "une substance moïque".

La place que conservent et l'objet et la psychose, est mise en évidence dans les productions de créateurs (Proust, De Nerval, Barthes...) et, comme certaines histoires thérapeutiques, permet de construire les trois temps d'un après-coup :

- Temps 1 : la mélancolie et son effondrement.
- Temps 2 : émergence de la défense psychotique avec son étrangeté.
- Temps 3 : investissement libidinal de l'organisation délirante qui aboutit à une sorte d'héroïsation de la psychose qui va exposer tout traitement analytique à l'immobilisation.

JP. Veuriot à partir des théorisations de PC. Racamier sur les psychoses, va se centrer sur les notions de paradoxalité (distorsion, nouage sans rupture du lien avec l'objet) et la fonction du délire illustrée par une récente autobiographie de G. Garouste. Le deuil originaire, l'auto engendrement et l'antœdipe seront également évoqués.

Réagissant aux interventions des participants JC. Rolland reprend la question de la paradoxalité avec la mes-utilisation du discours que le psychotique installe, non plus à des fins de communication mais plutôt de contre-investissement. Le patient ne parlerait plus que pour se protéger du danger d'anéantissement.

M. Girard, avec la présentation clinique d'une patiente mélancolique à l'organisation figée par des deuils impossibles, interpelle sur la difficulté de mobiliser l'organisation psychique de patients qui recourent massivement aux absences et aux silences pour préserver leur psychose.

J.C. Rolland insiste sur l'intérêt d'une écoute dynamique qui interviendrait d'une manière interprétative dès le début du "discours" pour permettre de "retrouver les restes qui sont dissimulés ou absents du fait même de l'identification mélancolique.

Différentes interventions le conduisent à revenir sur la question du moi psychotique et sur l'important séisme que constitue son effondrement, même si on ne peut penser sa nature comme fondamentalement différente du moi "normal". Parce qu'écouter un patient permet de savoir où est l'objet perdu et éventuellement comment transformer le destin de cet objet, "l'interprétation analogique" n'aurait pas d'autre visée que celle de "déterrer" l'objet.

J. Guillaumin propose l'idée d'une paradoxalité qui émerge comme quelque chose dont les termes ne peuvent s'opposer mais continuent à agir l'un sur l'autre. Elle intervient quand la "mixon" est impossible entre l'agir et la communication langagière, c'est à dire lorsqu'il y a incompatibilité complète entre le langage dont dispose le psychotique pour accompagner et signifier ce qu'exprime l'agir.

A. Horn revient dans son exposé sur l'attachement du patient à sa psychose proportionné à l'emprise sexuelle exercée par ses objets, ainsi en est-il de l'appel du Roi des aulnes. Se séparer de l'objet, impose de prendre la mesure de la haine qui, autant que l'amour, lui est vouée. L'abandon du traitement par le patient peut être une solution pour éviter la mort qui reste trop souvent la seule voie possible de retrouvaille avec l'objet.

Différentes interventions dans la salle vont souligner le besoin d'échapper au destin de l'espèce humaine, le fantasme d'auto-engendrement faisant pièce aux fantasmes originaires.

JC. Rolland se demande si ces fantasmes sont originellement installés ou s'ils ne seraient pas à considérer comme des reconstructions du patient pour surmonter l'expérience catastrophique. Cette perspective dynamique les situe alors davantage du côté de la régression avec l'espoir d'un après-coup et l'idée qu'il fut un moment où l'évolution psychique aurait pu être différente.

JF. Daubech va à travers "une histoire franco-allemande" illustrer le long et patient travail d'accompagnement accompli avec un patient psychotique qui s'était organisé avec une autre famille, une autre langue et une autre histoire que celles de sa filiation.

JC. Rolland revient sur la question de la temporalité et de l'oedipe qui ne peut advenir que s'il y a eu perte et renoncement. J. Guillaumin reprend l'Œdipe de Sophocle pour insister sur la situation paradoxale dans laquelle Œdipe se trouve lorsque contraint par le destin il doit s'inscrire dans une historicité qui lui soit propre, différente de l'historicité de la lignée dont il est issu, celle de Cadmos venue de l'Orient.

Geneviève Veuriot

ATELIER C

L'après-coup dans le premier entretien et l'après-coup du premier entretien

Monique Selz (Paris) : directrice de discussion
Avec : Annalisa Ferreti Levi Montalcini (Turin)
Claudette Lafond (Montréal), Philippe Valon (Malakoff)

Monique Selz introduit l'atelier par quelques considérations théoriques en s'étayant d'abord sur le rapport de Jacques André : "si le premier entretien dispose des conditions (presque) assurées d'un phénomène d'après-coup, sous le double registre du trauma et de l'ouverture, son événement dans le déroulé d'une cure est beaucoup moins garanti", un trauma qui n'est pas simple répétition, mais qui ouvre, à la condition de rencontrer une écoute et une interprétation, soit un autre, sur une transformation du passé.

Peut-on théoriser le premier entretien à l'aune du phénomène d'après coup ? François Villa dans le n°77 (2001) de la revue *Topique* apporte quelques éléments de réponse. Pour lui, l'analyste doit accepter d'emblée sa dépersonnalisation ("ce n'est pas à moi que l'on s'adresse") pour que se joue immédiatement (dans le transfert, qui s'installe dès la prise de rendez-vous) ce qui se réédite de l'infantile. Il souligne, dans cette perspective, que la première rencontre devrait être marquée par l'angoisse et la peur, tant du patient que du psychanalyste, puisque cette situation "évoque par association, l'expérience fondatrice de la perception de la mère et les effets tant de son absence que de sa présence" – "chacun (re)faisant l'expérience de la survenue d'une personne étrangère à la place de celle familière attendue". Ainsi conçue, la première rencontre serait toujours un après-coup, au moins celui des traces de l'*Hilflosigkeit*. Didier Anzieu (le moi peau) semble aller dans le même sens : "toute figure suppose un fond sur lequel elle apparaît comme figure mais l'attention se trouve normalement attirée par la figure qui émerge et non pas le fond dont elle se détache" - le rôle de l'analyste, dans le présent de la rencontre, serait de "faire fond pour qu'émerge la figure de l'absent, mais surtout la situation d'angoisse caractérisée par l'absence d'objet et l'indétermination afin d'en permettre si possible une nouvelle élaboration". Soit : un après-coup ! Après-coup marqué par l'imprévisibilité quant à sa suite dans la cure, l'essentiel se passant à l'insu du psychanalyste dans un registre pulsionnel qui brise la causalité linéaire et logique entre les deux temps de l'après-coup.

Pour Jean-Luc Donnet, l'action analytique et les transformations qu'elle vise "ne reposent pas sur l'objectivation des déterminismes inconscients, mais sur la capacité d'après coup (pour le patient, mais aussi voire surtout dans l'analyste), son effectuation et ses effets de subjectivation".

Pour Jean Laplanche, l'après-coup n'est pas lié directement à l'événement traumatique premier mais à son souvenir, inscrit, qui ne sera refoulé (donc pathogène) qu'au moment de l'après-coup. C'est, de ce point de vue, un auto-traumatisme puisque le moi se retrouve attaqué de l'intérieur, du côté où il ne s'y attend pas, par les traces des messages énigmatiques (et non traduits) laissés en lui par la situation anthropologique fondamentale qui marque les échanges de l'enfant à l'adulte.

Antonino Ferro, quant à lui, souligne les risques d'une "colonisation" du texte du patient par la théorie. La rencontre analytique doit au contraire permettre de donner pour la première fois, un nom et un sens à quelque chose d'inconnu. Il se rapproche, à cet égard, du fameux "sans désir ni mémoire" de Bion et conçoit l'analyse comme un champ ouvert, où l'interaction des psychés concourt à l'activation d'histoires possibles à découvrir.

Philippe Valon nous présente, volontairement sans aucune élaboration théorique, les deux premiers entretiens de Mr B. Il n'est pas chaud pour le recevoir ! En effet, c'est sa femme qui prend contact, puis passe le combiné à Mr B, son mari, adressé, par un médecin somaticien éloigné de la psychanalyse, pour des douleurs articulaires chroniques. Le premier entretien sera riche et traumatique ! Un coup ! Mr B fera pour la première fois le lien entre ses attaques de panique, commencées à l'âge de 18 ans, la peur de mourir d'un infarctus et la crainte de perdre ses grands-parents maternels qui l'ont élevé depuis l'âge de 3 mois, crainte entretenue par les paroles du père : "tu vis avec des vieux". Mr B fond en larmes en évoquant la mort de son grand-père, il y a 3 ans, d'un infarctus, précisément ! "Je n'y avais jamais pensé".

Il rapporte au 2^e entretien avoir pleuré tous les jours depuis le 1^{er} rendez-vous, mais sans attaque de panique. Au delà de ce «miracle» (Philippe Valon se méfie d'une idéalisation ou d'une résistance par la fuite dans la guérison) Mr B s'installe dans une longue plainte, sur les douleurs, sur son physique, sur son inculture... La

résistance est là, le transfert engagé. Le travail analytique est déjà en route même si la suite sera bien évidemment moins aisée.

La salle souligne combien le premier contact téléphonique rejoue l'infantile (la femme le confie, comme sa mère l'avait confié à ses parents...) suscitant également une attitude contre-transférentielle (le rejet, d'ailleurs interprété par P. Valon comme le 1^{er} coup). Dès lors le processus analytique est en cours, si l'analyste veut bien l'accueillir et se laisser surprendre même s'il semble difficile d'écarter toute théorie (voire implicite).

Annalisa Ferretti Levi Montalcini nous expose très courageusement le cas d'un homme qu'elle suit dans une 2^e analyse depuis 14 ans ! C'est un cas où l'après coup du premier entretien n'a pas lieu ou plutôt se dilue dans une relation transféro-contretransférentielle interminable pourtant indispensable à la "survie" de son patient. "Il exploite l'analyse sans la faire" nous dira-t-elle. Annalisa Ferretti comprend l'après-coup comme une possibilité de resignification du passé qui permet une nouvelle relation avec ses objets internes.

Son patient se présente au premier entretien avec une souffrance qui n'est pas ressentie par l'analyste. Elle "n'y croit pas", "ses larmes ne me parlent pas". C'est un rêve qui la décidera à prendre ce patient en analyse : "son frère (aîné de 8 ans, mort dans un accident de ski alors qu'il était en pleine réussite sociale et professionnelle, avec lequel la cure révélera de possibles relations incestueuses) conduit une voiture. Il s'approche du trottoir pour inviter sa mère à monter dans la voiture. Dès qu'elle s'approche à son tour, il s'éloigne avec la voiture. Et ça continue comme ça... Jusqu'au réveil angoissé qui provoque chez le patient la prise de rendez-vous ! Il semble que les choses en soient encore là, même si "à l'extérieur" la vie concrète de ce patient se soit sensiblement améliorée, mais au prix semble-t-il d'un contre-transfert négatif (dans une position maternelle que le patient ne cesse d'approcher et d'éloigner) assumé et accepté par l'analyste qui le met au travail permettant un accueil, fût-il impossible, préférable à une mort abandonnique.

Claudette Lafond, quant à elle, nous rapporte le cas d'un patient, enseignant, dont un des "coups" fût l'observation de la haine maternelle à l'égard de son père méprisé lorsque celle-ci lui refusa le retour à la maison après une hospitalisation.

Un autre coup fût porté par le « dés héritage » de la mère à son fils après que ce dernier eût pris parti pour son père. Le "traumatisme" (nouveau coup), qui entraîna l'arrêt de travail puis l'invalidité, fut l'intervention violente d'un père, sans protection de l'institution, pour défendre son fils, un élève avec lequel le patient avait eu une altercation. Le patient consulte pour une souffrance "qui dure depuis plus de 30 ans", qui plus est avec un diabète sévère qu'il maltraite. Bien que peu encline à s'engager dans un travail analytique, Claudette Lafond s'étonne de constater à quel point son patient n'avait pas été écouté dans sa vie et craignait le rejet. Cette écoute permettra-t-elle des élaborations nouvelles (après-coup) des traumatismes, élaborations qui se conjuguent à un travail de deuil plutôt qu'une simple répétition-dépendance, à visée réparatrice, ce que semble attendre ce patient ? Autrement dit, y a-t-il une possibilité d'après coup susceptible de déboucher sur une conclusion *autre* de son histoire ?

Cette dernière observation montre que le premier entretien ne fait pas toujours "coup" d'un après-coup. Le faut-il d'ailleurs ? D'autres interrogations seront soulevées par l'assistance parmi lesquelles : quid des rapports entre après-coup et perlaboration ? Comment présager "avant coup" des possibilités d'après-coup ? Celles-ci sont-elles une condition de la possibilité d'analyse ? Interrogations qui témoignent de la capacité d'ouverture de ce concept.

Frédéric de Mont-Marin (A.P.F.)

ATELIER D

L'après-coup : la création déguisée ?

Daniel Widlöcher (Paris), Martine Estrade (Paris) : directeurs de discussion
avec : Michel Granek (Tel Aviv), Manuel Matos (Lisbonne)
Manuella Utrilla-Robles (Madrid)

Les conséquences de l'après-coup sur la créativité tant chez le patient que chez l'analyste étaient le sujet de cet atelier animé par Daniel Widlöcher et Martine Estrade.

Martine Estrade rappelle que le traumatisme est un appel à la représentation. Mais la notion freudienne de l'après coup s'oppose à la recherche d'une vérité historique. L'après coup est non seulement opérateur comme le souligne Jacques André mais déjà créateur. Dans l'après-coup les significations masquées par le refoulement ou la projection se dévoilent dans un trajet métaphorique. Pour elle les traces sont déjà des constructions. Ainsi la créativité est essentielle aux processus psychiques et l'après-coup dans la séance est la mise en lumière de constructions par la reviviscence. Ceci ouvre la voie à une créativité qu'elle s'exprime ou non à travers des formes artistiques. L'analysant est l'auteur d'une fiction privée tandis que l'interprétation mutative de l'analyste est création et non élucidation d'un lien entre le passé et l'actuel. Dans la cure, le changement n'est pas d'ordre événementiel mais une transformation métaphorique. Mais l'accès à la métaphore n'est pas toujours possible d'emblée pour certains patients. L'analyste tente alors de favoriser ou d'induire ce processus en prêtant son imaginaire, par une hystérisation où la construction est implicite pour figurer l'irreprésentable. A l'inverse le fonctionnement métaphorique peut devenir défensif, comme ce peut-être le cas chez certains artistes, imposant à l'analyste de renoncer à les interpréter avant qu'un contact puisse s'établir en deçà de la parole.

Michel Granek met en garde contre une banalisation de la notion de trauma. Reprenant l'étymologie, il insiste sur la coupure à l'œuvre qui va susciter un appel à représentation.

Il illustre son exposé par une vignette d'une femme ayant subi des traumatismes infantiles, de l'ordre de la maltraitance qui a une activité de styliste. Mais elle ne peut investir ses créations ni faire les démarches pour concrétiser ses succès. Telle Pénélope, elle détisse ce qu'elle crée. Ceci se rejoue dans la thérapie où la patiente disparaît obligeant l'analyste à une attitude active pour maintenir le cadre et « raccommoder » le processus. L'utilisation par l'analyste des termes techniques de la patiente dans un sens métaphorique permettent un accès au vécu affectif de la patiente. A l'inverse de Daniel Widlöcher qui se méfie d'une séduction par la créativité de l'analysant, Michel Granek pense qu'elle est inévitable. Il s'agit non seulement d'une compréhension du processus à l'œuvre dans la créativité mais aussi de se penser comme un tiers facilitateur lorsqu'elle est entravée.

Manuel Matos, reprenant les travaux de M Mancina, distingue les expériences traumatiques très précoces inscrites dans la mémoire implicite et dans un inconscient non refoulé de celles plus tardives, objets du refoulement et de la mémoire implicite qui peuvent donner lieu à un après-coup représentable. Pour avoir accès à ces contenus non symbolisés, qui s'expriment souvent sur un mode sensoriel chez le patient, l'analyste doit faire un travail créatif à partir de l'émergence de ses propres représentations.

Manuela Utrilla Robles s'intéresse au paradoxe de la construction. Cet acte créatif expose au risque de la suggestion et de la séduction. La créativité dans l'analyse utilise les mêmes mécanismes que le travail de rêve.

Dans toutes les interventions, la créativité de l'analyste apparaît d'autant plus nécessaire que les traumatismes sont précoces et la symbolisation en défaut.

Alain Zivi (SPP, Paris)

Sexualité infantile et après-coup

Jean-Philippe Dubois (Bordeaux), Christian Gérard (Paris): directeurs de discussion
avec : Adela Abella (Genève), Nicole Carels (Bruxelles)

Adela Abella présente le cas d'un garçon âgé de 9 ans qui demande à consulter pour parler du suicide de son père par pendaison survenu lors de ses 4,5 ans. A la première consultation, Adrien amène une liste de questions douloureuses sur son père, sa tristesse, sa maladie, sa gaieté aussi. Une forme d'après-coup a donc déjà eu lieu pour cet enfant ayant permis une première élaboration du traumatisme. Outre la tristesse, Adela Abella perçoit chez Adrien des reproches implicites adressés au père, à ceux qui auraient pu l'aider, ainsi que des mouvements d'identifications complexes, une inquiétude vis à vis de la mélancolie du père. Adela Abella considère qu'Adrien serait habité par un fantasme inconscient lui permettant de s'identifier au père joyeux et de développer des défenses maniaques. Le travail analytique donnerait à l'enfant la possibilité d'un deuxième après-coup lui permettant une élaboration du deuil du père.

Après la présentation d'Adela Abella, Nicole Carels prend la parole et s'interroge sur ce qui a pu motiver Adrien à demander une consultation à l'âge de 9 ans et sur ce qui pourrait être considéré comme un «avant-coup» traumatogène. De multiples strates intra et inter psychiques pourraient être considérés comme préalables au « coup », condensé sur le suicide du père en tant que noyau événementiel constitué de parts internes et externes, dans lequel le sensoriel et le perceptif seraient actifs. Elle s'interroge sur l'organisation fantasmatique de l'enfant, en particulier dans un registre œdipien de tuer le père.

Christian Gérard dans son intervention, s'interroge sur les conséquences du traumatisme sur les processus de refoulement de l'enfant et sur la structuration de son complexe d'Œdipe, compte-tenu de son âge, moment de l'apogée du développement de la sexualité infantile. Il pose aussi la question de la prise en compte d'événements antérieurs pouvant ouvrir le champ des traumas précoces. A ce propos le principe du « fantasme inconscient » tel que le définit Adela Abella est discuté. Christian Gérard évoquant la passivité de l'enfant face à son analyste pose aussi la question d'identifications primaires au père et de la possibilité d'un transfert paternel primaire.

Jean-Philippe Dubois intervient en soulignant l'importance de la question de l'après-coup et de la structuration de l'Œdipe chez cet enfant, à partir notamment de l'analogie entre la tragédie d'Hamlet et l'histoire d'Adrien. Il interroge aussi la façon dont Winnicott ouvre une voie à partir de « la crainte de l'effondrement ». Il s'agirait de redonner un lieu psychique à un événement ou à une sensation dont Adrien n'a pu bénéficier initialement, ayant certainement laissé une empreinte psychique, ne serait-ce qu'en négatif. Cette forme d'après-coup, ajoute-t-il, n'est pas facile à mettre en évidence tant il tient aux perceptions plus qu'aux représentations.

De nombreuses questions et interventions viennent de la part des participants avec des réactions d'Adela Abella et des discutants sur sa présentation : questions techniques, mais aussi théoriques sur l'importance de l'après-coup dans cette cure analytique, la qualité des auto-érotismes de l'enfant, la reconstitution d'une scène primitive utilisée par celui-ci dans ses identifications, le dégagement de la problématique traumatique, la temporalité de la demande de l'enfant, etc. Des questions et interventions ont été aussi faites sur le contenu, mais leur qualité et l'articulation avec la théorie a permis un dégagement de la problématique traumatique.

Anne Couplan-Gérard et Christian Gérard

ATELIER F

« L'après-coup chez Lacan »

Gilbert Diatkine (Paris), Carlos Sopena (Madrid): directeurs de discussion
avec : Francesco Conrotto (Naples), Patrick Guyomard (Paris, SPF),
Alan-Victor Meyer (Sao Paulo), Jaime Szpilza (Madrid)

Cet exposé a comporté trois débats :

1) L'après-coup et le temps logique :

Patrick Guyomard (de la Société de Psychanalyse Freudienne) a exposé l'article de Lacan de 1945, *Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée* qui a réintroduit l'après-coup dans la psychanalyse. Lacan y oppose au temps de l'horloge au « temps logique » avec ses moments successifs de voir, de comprendre, et de conclure.

Carlos Sopena (Association Psychanalytique de Madrid) a ensuite montré en quoi le « temps logique » diffère du concept freudien d'après-coup. D'une part il introduit une théorie du sujet, puisqu'au moment de conclure, de finir la séance, le sujet de l'énonciation, celui qui peut dire « Je », est censé émerger. D'autre part, alors que l'après-coup subvertit la causalité linéaire des événements, le temps logique accompagne la marche progressante du temps dans un ordre inaltérable.

2) L'après-coup : plusieurs temporalités ou plusieurs codes de traduction ?

Francesco Conrotto (Société Psychanalytique Italienne, Naples) comprend le « Temps logique » non comme une temporalité mais comme l'introduction d'un code. En effet, la temporalité consciente n'est au niveau de l'inconscient que l'activation d'un code déjà présent. Le « point de vue traductif » remplace la référence au temps par celle de la pluralité des codes de traduction (Laplanche). Freud faisait déjà l'hypothèse que notre psychisme s'est forgé grâce à un processus de *stratification*. Dans le fonctionnement inconscient, les différentes transcriptions sont toujours présentes. Le deuxième code de traduction, en établissant la temporalisation et la re-subjectivation, réorganise le passé dans la perspective du futur. Le temps nouveau ou le code de traduction nouveau est un effet de langage qui entraîne l'engagement du sujet dans sa propre histoire.

Jaime Szpilka, de l'Association Psychanalytique Argentine et de l'Association Psychanalytique de Madrid a au contraire défendu l'idée d'une temporalité psychanalytique spécifique. Il a montré la dimension éthique du problème de l'après-coup, puisque ce qui se présente comme « mal » au temps 1, pouvait avoir été vécu comme « bien » au temps 2 initial. Et il a insisté sur le caractère fallacieux de l'opposition entre les plans archaïques et les plans oedipiens de tout matériel clinique, puisque le sujet est immergé d'emblée dans un univers symbolique oedipien.

3) L'arrière-plan philosophique de la redécouverte de l'après-coup par Lacan :

Alan Meyer, de la Société Brésilienne de Psychanalyse de Sao Paulo a montré combien la conception du temps qui caractérise l'après-coup dans certaines formulations de Lacan, est redevable de Heidegger. Pour Heidegger comme pour Lacan, il n'y a pas d'évènement fixe, mais un processus en constant changement, qui dans l'analyse traverse le transfert et ouvre la possibilité de temporalités multiples. Faisant référence à Heidegger, Lacan définit le sujet « comme *gewesend*, c'est-à-dire comme étant celui qui a ainsi été. Mais dans l'unité interne de cette temporalisation, l'étant marque la convergence des ayant été ». Le passé dans la conception de Heidegger est inséparable du futur et du présent. Il y a une épaisseur dans les trois « ek-stases » du temps et ce temps n'a rien à voir avec le temps abstrait habituel de l'horloge.

ATELIER G

L'inachèvement psychique et l'après-coup

César Botella (Paris) : directeur de discussion
avec : Jean-Claude Crombez (Montréal), Antonino Ferro (Pavie),
Christine Miqueu-Baz (Londres), José Canelas-Neto (Sao Paulo)

Utiliser le décalage que procure la langue et la culture pour préciser le concept de *Nachträglichkeit* et *Nachträglich*, tel est le levier de cet atelier. Présidé par César Botella, qui a sollicité des analystes de nationalités différentes : C. Miqueu-Baz, de la Société Britannique ; J. Canelas, de la Société Brésilienne de Sao Paulo ; J.-C. Crombez, de la Société Canadienne ; A. Ferro, de la Société Italienne.

Nous avons regretté l'absence de Ferro empêché à la dernière minute. C. Botella a tenu à présenter l'essentiel de la contribution que Ferro avait envoyé, développant son idée des *Micro après-coups* et *Macro après-coups*, avec des belles descriptions cliniques.

Les limites de l'espace accordé aux comptes-rendus ne nous permettent pas de rendre toute la richesse des exposés, nous nous en excusons auprès des auteurs.

La cohérence des propos des exposés permet de tirer un fil conducteur à partir du texte principal, celui de C. Botella : *Après-coup et Inachèvement*. Si le vocable le plus utilisé, *nachträglich*, semble faire consensus dans le sens d'ultérieur, *Nachträglichkeit*, notion freudienne originale, est plus difficile à expliciter. Si nous retenons la compréhension qu'en propose C. Botella, en tant que « tendance du psychisme à remanier les traces des expériences passées à la lumière des nouvelles expériences, au point qu'un nouveau sens pourrait surgir et avec lui une nouvelle efficacité », plusieurs pistes apparaissent.

Ainsi, au-delà du renversement temporel de la causalité (actualisation d'un premier événement et remaniement à l'occasion d'un deuxième événement), cet atelier a souligné la complexe combinaison du sens et de l'effet : on ne saurait parler d'après coup sans effet dans le présent et, inversement, sans effet du présent sur le passé.

Pour autant, l'après-coup ne saurait se définir uniquement dans son lien au traumatique. Cet effet se définit aussi comme transformationnel. Il est lié à la construction d'un nouveau sens, d'une nouvelle interprétation, d'une re-signification d'un passé, dont il est difficile de préciser la forme (vécu, trace mnésique, impressions).

Transformationnelle, l'analyse ne peut elle-même plus se comprendre uniquement comme une simple remémoration mais aussi comme une remémoration liée à un remaniement du passé, une reconstruction, de ce qui a déjà été représenté, comme de ce qui n'a pas pu l'être. Le travail analytique serait ainsi constitué (Freud, 1937) de deux parties, le travail de remémoration de l'analysé et la construction de l'analyste, que ce dernier doit savoir apporter au bon moment.

Ainsi le phénomène de l'après-coup serait lié à un type de fonctionnement psychique qui se retrouve dans plusieurs processus psychiques. Ce serait la « fonction psychique primordiale de convergence-cohérence » (C. Botella) qui se présente comme le résultat de la tendance unificatrice d'Eros en lien avec l'investissement de l'objet primaire, un « impératif de liaison », que rendrait possible l'élargissement du champ de l'investissement lors de l'état de régrédience.

Réponse du psychisme à sa propre destructivité et à son travail de dé liaison, la « fonction de convergence-cohérence » serait une capacité psychique acquise, une condition psychologique favorable aux fonctions du Moi. En cela elle n'est pas un principe, valable quel que soit le mode de fonctionnement psychique, mais une qualité du développement psychique, inexistante ou inhibée, en tout cas insuffisante dans certaines pathologies, que l'analyse pourrait permettre de développer, voire de constituer.

Plusieurs intervenants ont proposé ou demandé une mise en lien avec les théories bionniennes ou kleinienne, ou celle de l'école psychosomatique de Paris, d'autres ont fait part de leur questionnement concernant la place du corps dans cette fonction de convergence-cohérence. On peut y voir à l'œuvre « l'impératif de liaison », mais aussi la fécondité des propositions avancées.

Joseph Torrente (Paris)

L'après-coup en séance : le privilège de l'agieren

Jean-Luc Donnet (Paris) : directeur de discussion
avec : Nicole Minazio (Bruxelles), Nathalie Zilka (Genève)

L'atelier tentait de cerner les liens privilégiés que l'agieren entretient avec les effets d'après-coup les plus propices aux transformations psychiques visées par la méthode. Il était inévitable que l'après-coup change de statut avec les remaniements de 1920. J.L. Donnet revient sur l'apparition, dans «L'homme aux loups» de la notion d'un second après-coup s'effectuant en séance. Freud, cependant, est conduit à minimiser la portée de ce second après-coup, dont le montant, selon lui, serait négligeable. J.L. Donnet montre la corrélation entre l'introduction partiellement déniée du second après-coup, et les menaces « identitaires » que font peser sur la méthode son effectuation à partir des agieren les plus opaques ou les plus envahissants. C'est à l'analyste de faire basculer ce qui pourrait rester pure répétition dans une scène transférentielle, en s'étayant sur le principe d'un jeu interagi. Tout en rappelant l'enchevêtrement presque indescriptible des effets d'après-coup au cours du processus, Donnet, à travers une vignette exemplaire, fait valoir la manière dont l'agieren interprété peut, à l'occasion, susciter un après-coup immédiat dont l'effet est une prise de conscience sub-traumatique. Parfois, l'*insight* lie le contenu sémantique révélé à l'endo-perception de l'après-coup lui-même. L'effet d'après-coup, ainsi redoublé, mis « au carré », est à la fois suffisamment effractif et hautement subjectivant.

Nathalie Zilkha propose de différencier «l'agieren comme après-coup», c'est à dire virtuellement confondu avec lui, de «l'agieren pour l'après-coup» qui adviendra ultérieurement.

Elle explore la fonction de l'agieren pour l'après-coup dans les situations fortement marquées par la compulsion de répétition et les identifications narcissiques, des cliniques où le trauma renvoie à une chaîne d'événements et d'états affectifs complexes et répétés qui ont trouvé à aboutir dans des identifications narcissiques. Dans ce cas, l'agieren participe à créer une scène à partir de laquelle l'après-coup pourra advenir. Dans certaines occurrences, à défaut d'une scène circonscrite et inscrite, l'analyste peut être amené à construire une scène prototypique en appui sur l'agieren.

N. Zilkha considère que l'agieren est à la répétition ce que le souvenir-écran est à la remémoration, conglomérant des éléments de nature et de temporalité différente. Par ailleurs, elle suggère qu'en raison de ses conditions économiques et de la discontinuité qu'elle provoque dans le discours, l'agieren peut faire «effet de puberté».

Nicole Minazio nous invite à considérer «l'après-coup dans tous ses états», soit les différents effets d'après-coup dans une cure et l'enjeu de leur articulation. Elle souligne notamment la nécessité que s'articulent dans le travail d'après-coup, trauma sexuel et trauma narcissique, ou encore les effets positifs et négatifs du trauma. .

Ainsi le travail d'après-coup dans la cure inclut-il des états affectifs complexes, des souvenirs écrans, des rêves et des agieren, qui parfois surgissent du côté de l'analyste. Associés aux mouvements de perlaboration, ces après-coups participent à tisser le fil processuel. Nicole Minazio souligne la valeur de chacun des mouvements d'après-coup.

Elle nous propose par ailleurs à approfondir le fonctionnement psychique de l'analyste et ses interprétations comme «outil de la signifiante et de la mise en sens différée de l'après-coup». De fait, si l'agieren surgit parfois du côté de l'analyste et le surprend, dans les occurrences il doit pouvoir se jouer avec l'analyste pour trouver son potentiel.

De riches échanges ont lieu avec les participants dans un climat très stimulant.

Pour les animateurs de cet atelier, Nathalie Zilkha. Juin 2009

ATELIER I

Psychanalystes sans frontières : Contributions de l'année Psychanalytique

Florence Guignard (Paris), Louis Brunet (Montréal) : directeurs de discussion
avec : Danielle Goldstein (Paris), Marcel Hudon (Montréal), Michèle Van Lysebeth-Leden
(Bruxelles) Diana Messina-Pizzuti (Bruxelles), Michel Sanchez-Cardenas (Nantes)

Dirigé par Louis Brunet (Montréal) et Florence Guignard (Paris et Genève), l'atelier réunit des participants français (dont de La Réunion), allemands, belges, italiens, turques, de l'ex-yougoslavie. Pour la plupart d'entre eux l'intérêt pour cette « Psychanalyse sans frontière » rencontrait leurs origines et trajets personnels et professionnels. Les uns et les autres se sont présentés et cela a permis une dimension de discussion facile entre nous, notamment sur des expériences cliniques (la honte et les parlers créoles ; la demande de soins par l'immigré dans sa langue d'origine ou surtout pas...).

L'atelier a été l'occasion d'aborder différents sujets :

. Tout d'abord celui de la revue *L'Année Psychanalytique Internationale*¹, dont la dernière mouture française de 2009 était fraîche sortie. L'annual turc nous fut également présenté par Bella Habip (Istanbul).

. La diffusion de la psychanalyse hexagonale : en Allemagne comme aux USA, nos auteurs restent peu connus. Devons-nous notre faible écho à une « exception française » qui s'affiche souvent comme trop sûre d'elle-même ? Entre écoles le « contenant » risque de perdre de son élasticité et de devenir « claustrum » si une menace sur l'identité, individuelle ou groupale, est ressentie et il n'est pas sûr que nous échappions à ce risque en un « Comment ne peut-on pas être Français » quelque peu crispé.

. La veille de notre atelier, le président de l'IPA (C. Eizirik) avait dit à la tribune quelque chose d'étonnant : un psychanalyste ne pourrait être efficace que dans sa langue (ensuite il avait d'ailleurs été nuancé par J. André). Louis Brunet a formulé qu'en tout cas ceci fait le pont avec les questions d'identités personnelles et groupales. Cela semble particulièrement vrai dans la société Psychanalytique Canadienne, qui a été fondée par treize membres qui étaient revenus de Paris, treize de Londres et USA et treize autres du Canada Anglophone.

. La question de la traduction : l'« évoqué » par un même terme dans une même langue peut en fait être, selon son endroit d'adoption, très différent. De telles questions apparaissent pour l'équipe plurinationale de *L'Année* d'ailleurs : le français adopté doit-il y être français ou à l'occasion suisse, belge, québécois ? Exemple : le mot « Maverick » sera-t-il traduit par « libre penseur » (selon le dictionnaire d'Oxford) par un Européen ? Mais aux USA (et par proximité au Québec), le « Maverick » est l'homme d'action, celui qui décide (et donc qui, précisément, ne pense pas). Et quelle traduction retenir de façon générale ? Sûrement, en France, après Lacan en particulier, avons-nous trop eu un fétichisme du texte original et de sa traduction se voulant plus près du mot « originel ». Un but pourtant inatteignable car toute traduction se fait en dehors du contexte d'origine, polysémique, même lorsque le lexique est respecté mot à mot. Et in fine, peut-être, sommes-nous tous des « traducteurs » dans l'effort de faire passer nos ressentis dans la représentation, secondarisée, des mots. Octavio Paz écrivait : « Quand nous apprenons à parler, nous apprenons à traduire ; l'enfant qui demande à sa mère le sens d'un mot lui demande vraiment de traduire le terme non familier en mots simples qu'il connaît déjà. Dans ce sens, la traduction à l'intérieur d'une même langue n'est pas essentiellement différente de la traduction entre deux langues, et les histoires de tous les peuples reprennent en parallèle l'expérience de l'enfant. »

. L'atelier a permis d'aborder la question de la rencontre avec les allophones (allophones par rapport à l'endroit où ils vivent). Roland Havas (Paris) fait une remarque quant à la langue et à la nécessité d'apprendre la langue d'origine du patient : à savoir que ce faire ne rencontre en réalité pas toujours de demande de la part de l'autre (par ex. de certains arabophones qui n'en parleront pas plus pas arabe pour autant en consultation mais le français). La proximité induite par la langue maternelle dans de telles circonstances peut être insupportable. C'est là une expérience que d'autres participants à l'atelier avaient aussi eue. Il serait intéressant de voir, dans de telles circonstances, comment ce plurilinguisme évolue dans le cours du travail, voire dans le cours de la séance. Ne pas parler la langue d'origine peut être protéger les

¹ Voir le site annualsofpsychoanalysis.com

imagos parentales ? Et quel rapport existe-t-il avec la langue de l'autre, notamment qui est parfois celle de l'ex-occupant, souvent dans une perspective transgénérationnelle.

Rosita Mourguin (La Réunion) fait part d'une expérience originale du parler créole (honteux, synonyme d'illettrisme pour ceux qui l'utilisent). Elle travaille avec des Indiens, des Chinois, des Africains, et des « Z'oreilles » (un nom bienvenu pour une analyste !). Or, pour qui vient des îles où elle travaille (Réunion, Maurice), «il faut» (re)venir d'Europe pour avoir une identité, pour « être quelqu'un » socialement. Elle signale le contexte actuel de l'analyse sur place, où celle-ci est en train de faire une timide apparition dans un contexte extrêmement religieux : l'enfant qui ne marche pas est «frappé d'un sort» par exemple, et non malade, etc. Elle a une formation de médecine aryuvédique à connotation psychiatrique, une médecine pratiquée en milieu hospitalier en Inde. Elle travaille en hôpital psychiatrique dans les deux îles et fait aussi une partie de son travail en libéral car, pour qui a une fonction officielle là-bas, il serait honteux d'aller consulter à l'hôpital. La honte y est omniprésente. Elle est actuellement en formation à la Société Psychanalytique de Paris, et à la fois l'Ile Maurice et La Réunion financent ses déplacements à cet effet. Elle nous raconte une anecdote clinique : un jeune patient de l'île Maurice est qualifié de « schizophrène ». Elle le consulte et diagnostique plutôt les effets du complexe d'Œdipe et de castration en lui, en relation avec la mère. Dans les sociétés matriarcales, introduire la notion d'Œdipe n'est pas chose aisée. Elle a dû alors reprendre l'avion pour La Réunion ! Mais le jeune homme a changé et a pu sortir de ses troubles et, entre autres, faire une formation professionnelle. L'Ile Maurice fait la découverte de la psychanalyse. « L'esprit mauvais » peut y être désormais plus perçu comme l'« inconscient ». Les différents chefs religieux s'intéressent à cet axe désormais et la pensée en ces termes peut remplacer, par exemple, l'idée de persécution par le voisin. F. Guignard a livré une expérience proche à propos d'un voyage fait à La Martinique, où un de ses collègues avait créé un CMPP. Elle s'y était rendue et on lui avait présenté un enfant de 10 ans qui a un retard de langage qu'il ne voulait manifestement pas laisser rééduquer en français alors que l'enfant parlait créole à la maison : le tabou sur ledit créole avait rendu tabou l'abord de cette question, pourtant fondamentale pour ce petit patient.

Au total, la traduction l'art à la fois sensuel et difficile, de proximité et d'éloignement de l'objet étranger et l'on pourrait aisément parodier Verlaine à son égard en disant à son égard : *Je fais souvent ce rêve étrange et pénétrant / D'une langue inconnue, et que j'aime, et qui m'aime / Et qui n'est, chaque fois, ni tout à fait la même / Ni tout à fait une autre, et m'aime et me comprend.*

Dr Michel Sanchez-Cardenas

ATELIER J

Atelier COWAP : «Tisser le fil du féminin dans les après coups des étapes de la vie»

Giovanni Ambrosio (Rome), Teresa Flores (Lisbonne),
Bianca Lechevalier (Rouen), Bernard Penot (Paris)

L'atelier COWAP a abordé le sujet de ce Congrès, l'«Après Coup», sous des différents angles en insistant sur son aspect dynamique et le double mouvement de progression et régression qui est l'essence du concept de Nachträglichkeit et qui ne doit pas être oublié.

Le concept de Nachträglichkeit a apporté aussi à la discussion le sujet de la temporalité et du trauma chez Freud et en psychanalyse, dans le transfert et contre-transfert, soulignant surtout les aspects en rapport avec le développement de l'identité féminine.

Tous ces aspects ont été illustrés et discutés à partir de plusieurs présentations cliniques, par chacun des participants, à savoir:

- Le vécu de la relation transfert-contre-transfert où par une «resignification rétroactive» il a été possible de restituer à une patiente des morceaux de sa vie, que celle-ci avait jusque là considéré insignifiants, en apprenant les fortes répercussions que ces événements, traumatiques, avaient eu sur toute sa vie psychique (G. Ambrosio)

- Qu'à chaque étape de la vie de la femme il y a des après coups, ne s'agissant pas d'une élaboration successive mais plutôt d'une nouvelle édition en rapport en quelque sorte avec la position dépressive (B. Lechevalier).

Cela ne se vérifie pas seulement chez la femme mais aussi chez l'homme et c'est ça ce que le « concept de Nachträglichkeit contient, la notion qu'un événement tout seul ne constitue pas la cause déterminante mais qu'il acquiert tout son sens, par «resignification rétroactive», à travers une série d'événements successifs ultérieurs (G. Ambrosio).

- On a aussi mentionné des contes où la « paresse » est souvent référée en rapport avec la patience active dans la passivité et la fécondité (B. Lechevalier).
- Et l'importance de la triangulation et le changement des positions dans ce triangle, «en même temps que le père devient l'objet libidinal de prédilection pour la fille, il faut aussi que la mère vienne trianguler ce nouveau rapport père-fille» (B. Penot).

Dans le transfert on a aussi référé l'importance que l'analyste (surtout homme) puisse se saisir dans la position de transfert maternel, décisive pour aider la patiente à subjectiver sa position féminine en se dégageant de son assujettissement au père. (B. Penot).

- On a aussi souligné l'importance de distinguer le transfert maternel du féminin et le paternel du masculin.
- On a parlé du temps de l'analyste et le temps de l'analysant et ce qui est vécu par le décalage de ces temps dans l'analyse.
- On a fini par aborder la «crainte d'effondrement» éprouvée par «après coup» à la fin de l'analyse où, au moment de la séparation, il y a la réactualisation d'une situation traumatique très précoce, avec des angoisses de chute dans le vide ou d'anéantissement qui n'avaient pas encore eu la possibilité d'être éprouvées ou élaborées (T. Flores)

La discussion s'est déroulée d'une façon très stimulante et participative entre les 50 collègues participants de l'atelier et on a terminé avec des mots d'adieu et de remerciement de la part de la Présidente du COWAP Giovanna Ambrosio et de la Vice Présidente pour l'Europe, Teresa Flores, qui terminent cette année leur mandat en souhaitant, pour l'avenir la continuation de cet atelier ce qui a été corroboré par les participants qui l'ont reconnu comme un espace de dialogue et de discussion scientifique très ouverte, enthousiaste et toujours chaleureuse.

ATELIER K

Ecrire un article dans l'international journal

Dana Birksted-Breen (Londres), Rachel Blass (Londres) : directrices de discussion

Suite à la présentation de tous les participants, Dana Birksted-Breen a décrit le fonctionnement actuel du "International Journal". Elle a souligné que les travaux écrits en Français sont soumis au comité européen et évalués par trois lecteurs anonymes.

Rachel Blass a expliqué ensuite qu'il n'y a pas qu'une seule méthode valable ni pour l'écriture ni pour l'évaluation d'un article. Un article est un dialogue entre l'auteur et les lecteurs. De même que pour toute conversation, ce dialogue doit être clair et précis et doit prendre en compte ceux auxquels il s'adresse : dans le cas du International Journal, un public international.

De même dans l'évaluation d'un papier, nous favorisons une approche qui optimise le dialogue avec l'auteur, suggérant des modifications dans le sens de ce dialogue avec une communauté internationale, sans pour autant perdre la contribution régionale spécifique.

Nous avons ensuite passé à un exercice pratique consistant en la discussion de deux projets de publications futures, le premier concernant une recherche sur la possibilité d'utiliser le contre-transfert pour développer une méthodologie, le deuxième proposant une comparaison entre les questions de traduction dans le domaine littéraire et dans le domaine psychanalytique. Nous avons considéré les problèmes et les possibilités ouvertes par ces réflexions quand à la composition d'un article.

L'atelier a été apprécié par tous les participants, car il a permis de mieux connaître l'International Journal of Psychoanalysis, ainsi que de discuter d'une manière pratique et très enrichissante des détails de l'écriture et de l'évaluation.

Sergio Lewkowicz (Porto Alegre)